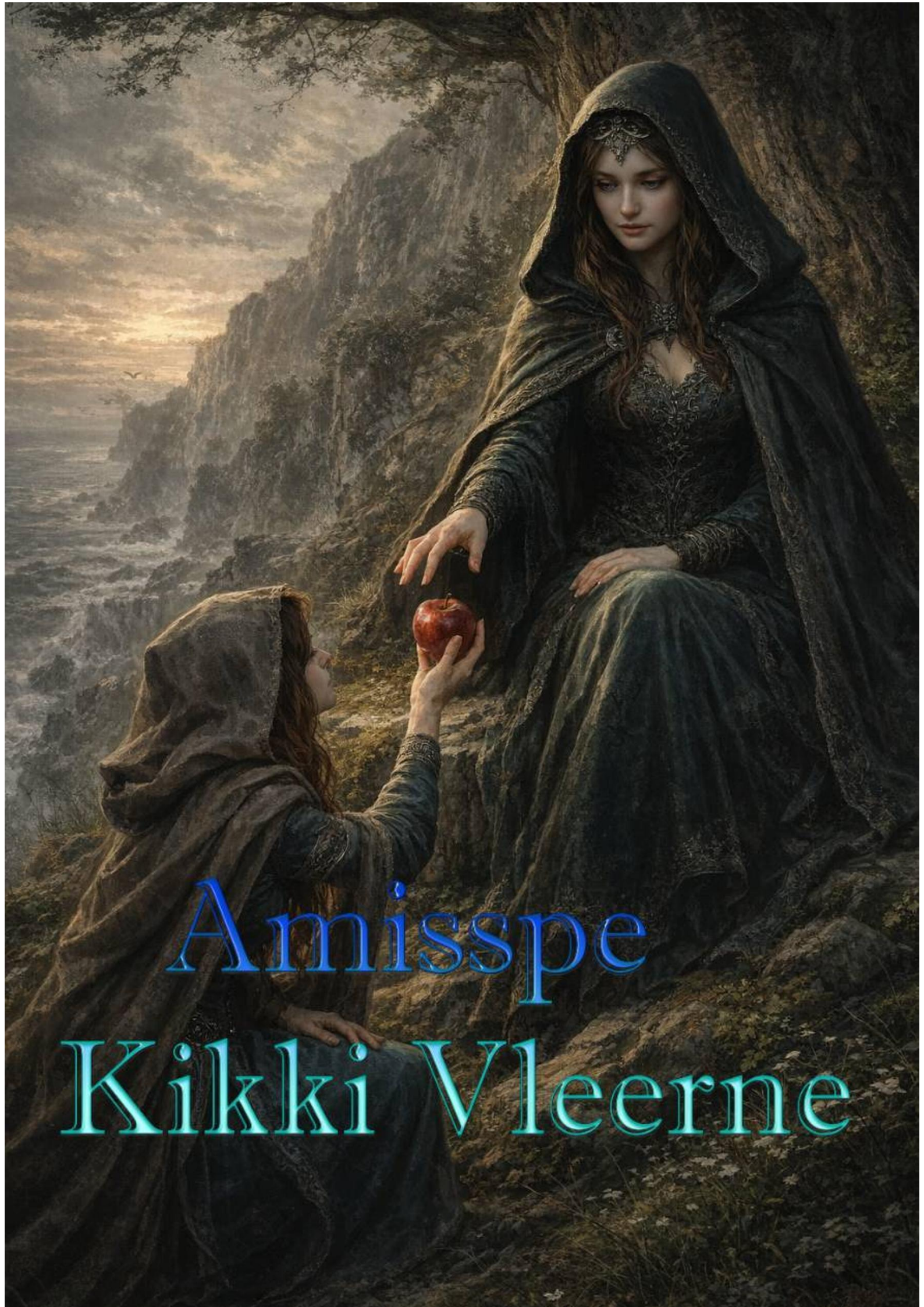




Amisspe
Kikki Vleerne

Kikki Vleerne

Amisspe

«АВТОР»

2026

Vleerne K.

Amisspe / K. Vleerne — «Автор», 2026

Onskava est un étranger sur une île solitaire. Quand un ancien mal enlève sa mère, le garçon méprisé de tous descend dans un monde souterrain abandonné. L'obscurité le met à l'épreuve, mais une amie inattendue lui redonne espoir. Devant lui — la bataille finale et un seul choix possible.

Содержание

Introduction	5
Chapitre 1	6
Chapitre 2	16
Конец ознакомительного фрагмента.	19

Kikki Vleerne

Amisspe

Introduction

L'île lointaine de ces contrées portait un nom étrange — Glëm. On disait qu'autrefois elle en avait porté un autre, mais l'ancien nom s'était perdu dans l'oubli avec ceux qui s'en souvenaient. À présent, ce n'était que Glëm — un coin de terre au bord du monde, où rares étaient les navires qui accostaient.

Le long de son rivage rocailleux, où les pentes abruptes des collines se transformaient en falaises à pic surplombant une mer souterraine de sables, s'enroulait un sentier étroit. Foulé pendant de longues années, il montait tantôt parmi les blocs de pierre gris, tantôt descendait dans des creux couverts de bruyère raide. Sur ce sentier, titubant de fatigue, cheminait un garçon aux cheveux blonds, vêtu d'une tunique vert pâle, ceinte à la taille d'une sacoche retenue par une corde. On l'appelait Onskava — un nom rare et mélodieux, bien peu ressemblant aux simples surnoms des habitants du lieu.

Le soir tardif s'abattait sur l'île. Le soleil avait déjà sombré au-delà de la mer, ne laissant derrière lui qu'une bande de cuivre terne à l'horizon. Le vent d'ouest s'était levé, portant l'odeur du sel, de la pierre humide et de tempêtes lointaines. Onskava rentrait chez lui en venant du village — la seule agglomération humaine de l'île, qui s'abritait dans une dépression entre deux collines, à mi-chemin de sa demeure. Le voyage aller et retour lui prenait presque toute la journée, et ses jambes bourdonnaient de fatigue.

Enfin, le garçon s'arrêta près d'un bloc de pierre en bordure du chemin, plat et large, comme un siège préparé par la nature elle-même. S'y asseyant, il soupira de soulagement et défit un petit paquet de toile qu'il portait contre sa poitrine. Il contenait une petite galette d'orge avec de petits perchets cuits — encore tiède, sentant la fumée du foyer. C'était le paiement de son labeur. Mangeant à petites bouchées et écoutant le silence du soir, Onskava se laissa aller à se souvenir de ce qui s'était passé ce jour-là au village.

Chapitre 1

Le matin, il s'y était rendu, portant contre sa poitrine un flacon contenant un remède curatif — une teinture à base de racines amères et d'herbes, que préparait sa mère. Elle était connue dans ces contrées comme guérisseuse, et on la consultait quand les maux ne cédaient pas au traitement ordinaire. Arrivé au village, Onskava s'arrêta devant la maison vers laquelle il se dirigeait. À première vue, elle ne différait en rien des autres : basse, au toit de bois couvert de mousse, à la porte branlante faite de planches grossièrement équarries. Mais à peine le garçon avait-il franchi le seuil qu'il comprit — quelque chose n'allait pas ici.

— Je vous salue, seigneur Valkhorn, — dit Onskava en s'inclinant profondément dès qu'il eut franchi le seuil.

Dans la pénombre de la maison, qui sentait la fumée, la maladie et quelque chose d'amer, se tenait un grand homme à la barbe grisonnante et au regard lourd, presque de pierre. Autrefois, il avait été guerrier — les cicatrices sur son visage et ses mains le disaient, ainsi que sa posture rude, son habitude de tenir le dos droit même ici, dans sa propre maison, où il n'y avait point d'ennemis.

— Salut, garçon, — répondit-il avec un mépris évident dans la voix, sans lever les yeux. — Qu'es-tu venu chercher dans notre demeure ?

Il avait croisé sur sa poitrine ses mains devenues calleuses, couvertes de cicatrices de nombreuses années et de vieilles blessures — les traces de combats depuis longtemps éteints. Ses mâchoires étaient serrées, et Onskava voyait la rage trembler aux coins de sa bouche, à peine contenue.

— Je vous ai apporté des remèdes, — commença précipitamment le garçon, ôtant son sac de toile de ses épaules. Ses doigts tremblaient — non de peur, mais d'émotion. Il tira deux petits flacons, scellés à la cire, et les tendit à Valkhorn. — Ils l'aideront à guérir de l'infection.



Onskava hocha la tête vers la chambre voisine, d'où provenait une respiration lourde et saccadée. Là, sur un lit étroit couvert de laine grossière, était couchée une fille de l'âge d'Onskava — pâle, aux yeux creusés, avec des cheveux mouillés de sueur collés sur le front.

— Qu'elle les boive en une seule gorgée le matin et le soir, — continua Onskava, essayant de parler calmement et avec assurance, comme sa mère le lui avait appris. — Et...

— Je n'ai pas besoin de tes bouteilles, — l'interrompit sèchement Valhorn.

Sa voix sonna sourde, presque silencieuse, mais on y percevait une telle douleur qu'Onskava resta figé sur place.

— Mais ma mère veut vous aider dans votre peine ! — explosa le garçon, incapable de se retenir. — Elle sait comment guérir cette maladie ! Si vous ne lui donnez pas le remède, elle...

Il s'interrompit. Valhorn le regardait d'un regard long et lourd — celui d'un homme qui avait déjà trop perdu.

— Nous n'avons pas besoin de tes foutues bouteilles ! — éclata soudain Valhorn, et sa voix, auparavant sourde et étouffée, s'emplit de rage. — Les aumônes de ta maudite mère ! Tu m'as apporté ces poisons et tu crois que je vais les accepter ? Que je laisserai verser ce... ce mélange dans la gorge de ma fille ?!

Il fit un pas en avant, dominant le garçon de toute sa lourde stature. Dans la pénombre de la cabane, son visage semblait déformé, presque bestial.

— Mais moi, je veux... — commença Onskava, essayant de contrôler le tremblement dans sa voix.

— Je sais ce que tu veux ! — Valhorn ne le laissa pas finir sa phrase et maintenant il criait à pleins poumons, si fort qu'une souris bruissea nerveusement dans un coin de la maison et qu'un faible gémissement parvint de la pièce voisine. — Tu ne veux pas la soigner avec cette saleté, tu veux l'achever ! La tuer avec cette maladie, CETTE MALADIE, dont, entre autres, TU es responsable ! Toi et ta mère sorcière !

Valhorn respirait lourdement, comme après une longue course. Ses poings étaient serrés si fort que les jointures blanchissaient. Son visage était tout rouge. Onskava vit dans ses yeux non seulement de la colère — il y avait une vraie haine, nourrie par le chagrin et le sentiment d'impuissance.

— Je... — Le garçon essaya de dire quelque chose, mais les mots restèrent coincés dans sa gorge.

— Tu as des yeux de diable ! — grogna Valhorn en se penchant encore plus bas et en regardant directement le visage d'Onskava.

Onskava recula d'un pas, serrant les flacons contre sa poitrine. Son cœur battait si fort qu'il semblait qu'il allait sortir de sa poitrine. Mais il ne baissa pas les yeux. Il ne s'enfuit pas. À la place, il avala sa salive et dit — doucement, mais fermement :

— Elle m'est chère. Et je veux la guérir.

Ces mots résonnèrent dans le silence, comme le coup d'une cloche. Valhorn s'immobilisa. Quelque chose passa dans ses yeux — étonnement ? méfiance ? — mais disparut aussitôt, laissant place à sa colère habituelle.

— Tu as enivré ma fille ! — Valhorn attrapa Onskava par le col de sa chemise et le tira brusquement vers lui. Son visage était à quelques centimètres de celui du garçon, et Onskava sentait son souffle chaud et lourd, chargé d'amertume et d'alcool. — Tu l'as emmenée dans la forêt ! Dans cette forêt où errent les fantômes et pourrissent les marais ! Tu l'as infectée de cette... cette horrible maladie qui la dévore de l'intérieur !

Ses doigts s'enfoncèrent dans le tissu au point que ses jointures blanchirent. Onskava tenta de se dégager, mais l'emprise était de fer.

— Elle était en bonne santé ! — continuait Valhorn, et sa voix tremblait de rage et de douleur. — En parfaite santé, tu comprends ?! Rouge, joyeuse, courant dans la cour, chantant des chansons !

Et puis elle est revenue à la maison toute couverte de boue, avec de la fièvre, délirant la nuit ! Et tout ça à cause de toi !

Sa voix se brisa. Une lueur humide brilla dans le coin de ses yeux — rapide, presque imperceptible, mais Onskava la vit. Et il comprit.

Ce n'était pas juste de la colère. C'était le désespoir d'un homme qui a peur de perdre ce qu'il lui reste de plus cher.

— Comme le chef de notre village, — la voix de Valhorn résonna ferme et froide, comme un coup de marteau sur l'enclume, — je t'interdis désormais de revenir dans notre village. Si tu franchis ne serait-ce qu'un pas au-delà de notre dernière clôture — je te tuerai comme un dernier cochon !

Onskava n'attendit pas la suite.

Se retournant, il s'élança hors de la maison, manquant de peu de heurter le seuil. Son cœur battait si fort qu'il semblait sur le point d'exploser. Ses jambes le portaient seules — passant devant les clôtures branlantes, devant la forge, devant les maisons dont les fenêtres laissaient déjà apparaître des visages curieux et hostiles.

— C'est lui ! — s'écria quelqu'un derrière. — Ce gamin a contaminé la fille du hoquet !

— Espèce de rejeton de sorcière !

Onskava se retourna en courant — et sentit un frisson. Plusieurs hommes et adolescents surgirent du coin de la maison. L'un ramassa une pierre par terre. Un autre attrapa un bâton.

— Fais-le fuir ! Hors du village !

La première pierre siffla à côté de l'oreille du garçon et rebondit contre la clôture. La deuxième le frappa dans le dos — pas très fort, mais douloureusement. Onskava haleta de peur et se lança en avant de toutes ses forces.

Le chemin serpentait entre les maisons, descendait vers le pont au-dessus du ruisseau, puis remontait. La terre sous ses pieds était glissante après la pluie récente. Plus loin, on entendit le tintement d'une clochette et une voix rude :

— Hors du chemin, gamin !

Onskava leva la tête — et resta figé d'horreur.

Directement vers lui, à toute vitesse, arrivait une charrette attelée d'un gros cheval alezan. Le cocher — un paysan au visage rouge dans un gilet sale sans manches — tirait sur les rênes, mais la jument, effrayée par les cris de la foule, galopait à toute allure. Sur la charrette, s'empilait une montagne de choux, à peine retenue par des cordes.

Le garçon essaya d'esquiver, mais ses jambes fléchirent. Il eut à peine le temps de traverser que son pied heurta l'antérieur du cheval — celui-ci s'effraya en hennissant — et il s'écroula à plat ventre sur le sol.

La boue, détrempée et froide, éclaboussa sous lui. Au même instant, des choux tombèrent d'en haut avec un bruit sourd — la corde de la charrette avait cédé, et toute la cargaison s'écrasa sur la route. Un chou le frappa à l'épaule, un autre roula vers sa tête. Le garçon suffoquait en essayant de se dégager de ce tas vert, ses mains glissant sur les feuilles mouillées.

— Sorcier ! — cria quelqu'un parmi les poursuivants, et une nouvelle pierre s'écrasa dans la boue à côté de sa main.

Se relevant avec peine, tout couvert de boue, l'épaule endolorie et le genou écorché, Onskava se retourna. Une foule de villageois — une dizaine de personnes, pas moins — se précipitait vers lui. Certains brandissaient des fourches. D'autres des râtaux. La colère, la peur et la haine se lisaient sur leurs visages.

Sans réfléchir, le garçon s'élança — loin du village, vers les collines, là où commençait la terre sauvage.

Ses jambes à peine le soutenaient. Sa respiration brûlait sa gorge. La besace avec les fioles lui cognait douloureusement sur le côté. Mais il courait, courait sans se retourner, jusqu'à ce que le village disparaisse derrière un virage.

Ce n'est qu'après avoir couru assez loin qu'Onskava se permit de s'arrêter et de se retourner.

La poursuite avait cessé. Les villageois, apparemment, avaient estimé l'avoir assez éloigné et étaient rentrés chez eux. Seul le vent portait leurs voix lointaines, mêlées aux aboiements des chiens.

Le garçon respirait lourdement, appuyé sur ses genoux. Son cœur battait si fort qu'on aurait dit qu'on pouvait l'entendre sur toute l'île. Les larmes brûlaient ses yeux, mais il ne pleurait pas. Pas maintenant.

S'étant redressé, le garçon regarda autour de lui.

Devant lui, sur l'élévation d'une haute colline, s'étendait une grande forêt sombre. Elle était enveloppée d'un épais voile de brume grise qui rampait lentement entre les troncs, comme une créature vivante. C'était une forêt ancienne — celle-là même à travers laquelle passait la route menant à sa demeure.

La forêt frappait par sa grandeur. Des arbres géants, dont les cimes se perdaient dans le ciel, se souvenaient encore des temps des anciens Ases — du moins, c'est ce que disaient les légendes des livres de sa mère. Leurs racines s'enfonçaient profondément dans la terre, et les troncs étaient si larges que trois hommes adultes n'auraient pu les enlacer en se donnant la main.

Mais malgré toute sa beauté, la forêt inspirait la peur. Son aura sombre, lourde et oppressante, écartait les voyageurs. On disait qu'autrefois, dans des temps immémoriaux, une grande bataille y avait eu lieu — entre les hommes et quelque chose d'autre. Et jusqu'à présent, la terre gardait le souvenir du sang versé sur elle.

Au cœur même de la forêt, dans une profonde dépression, se dressait un vieux puits abandonné. Personne ne savait qui l'avait creusé ni pourquoi. Personne n'osait regarder dans sa profondeur ténébreuse. On disait que des voix en émanaient parfois. On disait que quiconque regarderait dans les profondeurs de ses eaux perdrait la raison de ce qu'il verrait. On disait bien des choses — mais personne n'avait vérifié.

Onskava connaissait cette forêt. Il y était venu avec sa mère cueillir des herbes, avait appris à distinguer les traces des rares bêtes de cette région, qui quelque temps auparavant en avaient fui, écoutait le chuchotement du vent dans les branches. La forêt ne l'effrayait pas.

Mais maintenant, se tenant au bord, tout meurtri, épuisé, chargé du poids de la culpabilité et de la honte, le garçon sentit soudain que quelque chose avait changé. La forêt était silencieuse. Trop silencieuse. Comme si elle l'attendait.

Onskava s'approcha du lisière de la forêt et s'immobilisa, plongeant son regard dans le voile gris de brume qui tourbillonnait entre les anciens troncs. Sa main se porta vers sa ceinture, où pendait une petite lanterne à huile — devenue ces derniers temps un objet nécessaire pour de tels trajets. Frappant le briquet, le garçon alluma la mèche. Une faible lumière jaune jaillit, perçant à peine les ténèbres environnantes, mais du moins y avait-il maintenant une lueur d'espoir.

Franchissant la frontière invisible, Onskava entra dans la forêt et la forêt se referma derrière lui, comme une créature vivante qui aurait avalé sa proie. La brume était si épaisse que quelques pas plus loin, on ne voyait déjà plus rien. Le garçon avançait presque à l'aveugle, ne se guidant que sur les faibles contours des arbres et les racines à peine discernables sous ses pieds. Chaque pas recéléait l'inconnu — une fosse, une souche, une pierre, ou peut-être quelque chose de pire encore.

Mais le plus terrifiant, c'étaient les sons.

La brume grise, tourbillonnant et s'agitant, semblait chuchoter quelque chose. Le vent apportait un étrange écho — non pas simplement le bruit du feuillage, mais quelque chose d'autre, d'ancien et de tourmentant. Onskava les entendait de plus en plus clairement : des cris. Des gémissements. Le cliquetis des armes. Comme si, quelque part tout près, à travers le voile des siècles, la bataille elle-même continuait de faire rage — celle qui avait transformé cette forêt en refuge des âmes tourmentées.

Le fracas des épées. Le rugissement de la fureur. Le râle des mourants. C'étaient les voix des guerriers qui avaient péri ici dans des temps immémoriaux — des hommes dont l'angoisse, dont la douleur, dont la rage n'avaient trouvé le repos même dans la mort. Ils étaient restés ici pour l'éternité, tissés dans la terre, et leurs souffrances résonnaient en écho dans la brume.

— Aidez-moi... — retentit soudain d'un côté, faiblement et de manière prolongée.

Onskava tressaillit et s'arrêta, serrant la poignée de la lanterne jusqu'à la douleur.

— Grâce... — murmura une autre voix, tout près, comme si quelqu'un se tenait derrière lui et respirait sur sa nuque.

Le garçon se tourna brusquement — mais il n'y avait que le vide et la brume tourbillonnante.

Et les voix ne cessaient pas. Elles grandissaient, se multipliaient, s'ajoutaient les unes aux autres — des suppliques, des malédictions, des cris d'agonie.

— Fuis ! — cria soudain une voix perçante, si proche et si distincte qu'Onskava ne put s'empêcher de reculer. — Fuis pendant que tu peux encore ! Sauve-toi !

— Vous souffrez... — murmura le garçon, la langue à peine mobile. Sa gorge était sèche, son cœur battait quelque part dans sa gorge.

L'écho saisit ses paroles, les répéta, les déforma, les dispersa à travers la forêt. Et maintenant il lui semblait que derrière chaque arbre, derrière chaque buisson se terrait un ennemi, prêt à se jeter sur lui à tout moment.

Onskava accéléra le pas, se frayant presque en courant un chemin à travers la brume, s'efforçant de ne pas penser à ce qu'il entendait. Ce n'était pas réel. Ce n'était que l'écho. Que les ombres du passé.

Soudain, devant lui, dans les buissons, quelque chose frémit. Le garçon se figea, tendant la lanterne vers l'avant. La lumière tremblait dans sa main. Le froissement se répéta — doux, prudent, comme si quelqu'un rampait entre les branches, attendant le bon moment pour attaquer. Et c'est alors que de la brume, lentement, comme remontant des profondeurs d'un gouffre sombre, apparurent deux grands cercles verts. Ils brillaient d'une lueur sourde et douloureuse et regardaient directement Onskava. Sans cligner. Sans bouger. Simplement regarder.

— Viens à moi, — prononça une voix basse et rauque, venant de derrière ces cercles. On y entendait de la moquerie, la faim, quelque chose de féroce et d'ancien.

Onskava recula d'un pas, sentant les frissons remonter le long de son dos.

— Qui es-tu ? — articula-t-il, et sa voix sonna fine, enfantine, terrifiée.

— Je suis venu te chercher, — répondit la voix, et on y entendait une telle assurance, un tel calme, comme si l'issue était déjà décidée.

Le garçon commença à reculer lentement, espérant que la route derrière lui était libre, qu'il aurait le temps de se retourner et de s'enfuir. Mais les cercles verts grossissaient, s'approchaient, émergeant des buissons. Avec eux, quelque chose d'osseux sortit du feuillage sombre — une longue protubérance recourbée, ressemblant à un museau. Aux bords apparaissaient des lambeaux bordeaux de chair, comme si la peau avait pourri depuis longtemps, ne laissant que des os, des tendons et de la viande en décomposition. Le museau continuait à se traîner hors de la brume. Deux petits feux rouge vif jaillirent à la place des yeux — brillants comme des braises dans une forge. Et au-dessous, une gueule s'ouvrit, pleine de longues crocs recourbés, entre lesquels suintait une salive verte et visqueuse, qui tombait sur le sol en sifflant comme de l'acide.

Ce n'était pas une bête sauvage. C'était quelque chose — une créature de cauchemar, un fragment de cette guerre ancienne qui n'avait trouvé aucun repos et errait à présent dans la forêt en quête d'âmes vivantes. Jusqu'à présent, en se déplaçant dans la forêt, le garçon n'avait jamais rencontré une telle créature.

Onskava se tourna et courut. Les branches fouettaient son visage. Les racines accrochaient ses pieds. La lanterne se balançait furieusement dans sa main, jetant des ombres qui dansaient sur les arbres, transformant la forêt en un labyrinthe de cauchemar. Le garçon se précipitait à travers la

brume, sans regarder où il allait, entendant derrière lui une respiration lourde, des pas de pattes, le craquement des branches.

La créature était plus rapide. Beaucoup plus rapide. Elle le voyait même à travers le voile épais de la brume, même entre les branches entrecroisées. Comme si elle le sentait non pas avec les yeux, mais avec quelque chose d'autre — la peur qui émanait du garçon par vagues. Onskava serpentait entre les arbres, tentant de brouiller les pistes, mais la bête ne lâchait pas prise. Son haleine était de plus en plus proche — chaude, puante, imbibée de pourriture et de mort. Soudain, une énorme souche apparut devant le garçon, couverte de mousse noire, glissante et humide du fait de l'humidité éternelle. Il tenta de la sauter, mais son pied glissa sur la pente mouillée.

— Ah-ah-ah ! — cria Onskava, perdant l'équilibre.

Il dévala la pente, se heurtant à des pierres et des racines, et tomba lourdement dans une petite dépression juste sous la souche. La lanterne s'échappa de ses mains et roula sur le côté, sa lumière vacilla et s'éteignit, laissant le garçon dans l'obscurité totale. Onskava se figea, suffoquant de douleur et de peur. Au-dessus de sa tête surplombait la souche — énorme, ancienne, rongée par le temps. Sous elle s'était formée une petite cavité, à peine suffisante pour se cacher.

Le garçon s'y enfonça, collant son dos contre la terre froide et humide, et se figea, n'osant pas respirer.

Mais au-dessus retentit un bruit — lourd, régulier, des pas de pattes. La créature s'était approchée de la souche. Onskava entendait sa respiration — saccadée, rauque, comme si l'air passait à travers des poumons pourris. Il entendait les griffes gratter le sol. Il entendait quelque chose d'humide goutter sur la mousse — de la salive. Le chien démoniaque contournait lentement la souche, reniflant, grattant la terre avec ses griffes. Il cherchait. Il savait que la proie était quelque part près. Onskava se couvrit la bouche de sa main, s'efforçant de retenir son souffle. Son cœur battait si fort qu'on aurait dit qu'on l'entendait de l'extérieur. La créature s'arrêta directement au-dessus de la petite cavité.



Onskava, n'y tenant plus, tenta de se retirer prudemment un peu plus loin — et marcha sur une branche sèche. Le craquement résonna à travers la forêt comme un coup de tonnerre.

Le chien se redressa et siffla — bas, grave :

— Où es-tu, petit serpent ?

Onskava se pelotonna de terreur, enlaçant ses genoux de ses bras. Les larmes brûlaient ses yeux, mais il ne pleurait pas — il chuchotait simplement, encore et encore, comme une prière:

— Mère, viens ! Maman, sauve-moi ! S'il te plaît... s'il te plaît...

La créature approcha son énorme nez osseux de l'entrée de la cavité, et Onskava vit la lueur rouge de ses yeux qui le regardaient droit dans les siens.

Et c'est à ce moment que la forêt fut traversée par un cri féminin violent et furieux. Le chien se tourna brusquement, grogna — et l'instant suivant, une explosion assourdissante retentit. Un arbre tout près se fendit et s'effondra avec fracas. On entendit l'abolement du chien, plein de rage et de douleur, et à nouveau ce cri féminin terrifiant — mais cette fois, il y avait de la douleur plutôt que de la fureur.

Onskava poussa un cri et rampa hors de sa cachette. Devant lui, à quelques pas, gisait sur le sol un chien noir — énorme, osseux, sans conscience, avec une plaie fumante sur le flanc. Et à côté, agenouillée et se tenant le ventre de la main gauche, se tenait une femme. Des cheveux clairs, longs et défaits. Un long manteau de couleur marine, déchiré et taché de sang. Le visage pâle, les lèvres serrées par la douleur.

— Maman ! Maman chérie ! — cria Onskava avec joie, d'une voix hystérique, et se précipita vers elle.

La femme, voyant son fils, tenta de se relever, dissimulant sa douleur, et un faible et triste sourire apparut sur son visage.

— Mon petit... Tu es vivant ! Comme je suis heureuse... — sa voix tremblait. — La fiole bleue dans mon sac. Vite !

Onskava se précipita vers le sac de toile tombé à côté, le fouilla de mains tremblantes et saisit une petite fiole bleue, scellée à la cire. La mère la lui arracha, déchira le bouchon et en avala le contenu d'un trait. Presque aussitôt, les tremblements dans ses mains s'apaisèrent. Le sang qui suintait de la plaie sur son ventre coagula et cessa de couler. La mère, bien que difficilement, parvint à se mettre debout.

— Mon petit rayon de soleil ! — murmura-t-elle, et Onskava se précipita vers elle, l'enlaça, enfonçant son visage dans son manteau, sans retenir ses larmes de joie et de soulagement.

— Ce chien t'a blessée, — sanglota-t-il.

— Je n'ai plus mal, — le rassura sa mère, bien que sa voix fût faible. Elle caressa son fils sur la tête, puis, s'écartant, le regarda dans les yeux avec une gravité inhabituelle. — Et maintenant, écoute-moi, s'il te plaît. Attentivement.

— Oui, maman.

— Comme tu le sais, dans cette forêt se trouve un vieux puits.

— Oui, je le sais.

— Eh bien, — sa mère déglutit, et la peur brilla dans ses yeux, — au fond de ce puits se cache quelque chose de malveillant. D'ancien. Affamé. Il cherche à s'échapper dans notre monde... et il est déjà proche. C'est pourquoi ce chien est venu. Il n'est qu'un présage.

— Que devons-nous faire maintenant ? — demanda Onskava, rempli de peur, s'accrochant à la main de sa mère.

— Nous partons, mon petit ! Nous rentrons à la maison au plus vite ! — La mère tenta de faire un pas, mais chancela.

— Je vais t'aider à marcher, — dit rapidement le garçon, offrant son épaule.

— Ce n'est pas nécessaire... Tout va bien... — S'accrochant fermement à un long bâton qui traînait près d'elle, la mère tenta de marcher seule.

Mais elle n'avait pas fait quelques pas que ses jambes se dérochèrent sous elle et elle s'effondra.

— Maman ! — Onskava la rattrapa par les épaules, l'empêchant de tomber sur le sol. — S'il te plaît, appuie-toi sur moi !

La mère, enfin, acquiesça, et ils se mirent en marche lentement, très lentement, vers le bord de la forêt. Onskava la soutenait, sentant son corps trembler, sentant chaque pas lui coûter.

Derrière eux, dans l'obscurité, quelque chose remua.

Mais le garçon ne se retourna pas. Il continua simplement à marcher. En avant. Vers la lumière. Vers la maison.

Une voix retentissante — menaçante, ancienne, pleine de malveillance — se répandit à travers la forêt comme un glas. Les arbres tremblèrent, leurs branches grinçaient, comme en réponse à cet appel. Le vent se leva soudainement, froid et orageux, portant des vagues d'angoisse à travers les fourrés. C'était un présage. Le présage de quelque chose de terrible.

Onskava et sa mère, n'ayant pas encore réussi à quitter la forêt, se figèrent en entendant ce bruit. Il se propageait à travers la forêt comme quelque chose de vivant, et en lui on ne percevait pas simplement un rugissement ou un hurlement — mais un appel. Un appel adressé à quelqu'un.

— Maman, qu'était-ce ? — demanda le garçon avec frayeur, s'agrippant à sa main.

La mère restait immobile, regardant profondément dans la forêt. Son visage avait pâli. Ses lèvres tremblaient. Elle savait. Elle comprenait ce que signifiait cet appel.

— Écoute-moi, mon petit, — dit-elle enfin, s'agenouillant devant Onskava et le regardant droit dans les yeux. — Rentre à la maison immédiatement. Tout de suite. Et allume le feu d'Anabu devant la porte.

— Je ne sais pas quel feu c'est, — répondit le garçon, confus. — Comment le faire ?

— Écoute attentivement, — la mère parlait vite, serrant ses épaules. — Mélange des branches de l'arbre de vie avec des fleurs de verveine bleue et du gras de baleine. Tout cela se trouve à la maison, dans le grand coffre près du foyer. Mélange et allume devant la porte. Le feu doit brûler jusqu'à l'aube. Une fois que tu auras fait cela, verrouille la maison avec tous les verrous et bois le « Sommeil de l'âme ». La fiole s'en trouve sur l'étagère du haut. Et jusqu'au lever du soleil — tu m'entends ? — jusqu'au lever, ne sors pas dehors ! C'est dangereux !

— Mais... — Onskava sentit sa gorge se serrer de peur. — Où vas-tu ?!

La mère détourna le regard, et des larmes brillèrent dans ses yeux.

— Je dois répondre à cet appel, Onskava, — dit-elle amèrement, et sa voix tremblait. — Je le dois. Je ne peux pas ne pas y aller. Mais quand le soleil se lèvera, je reviendrai vers toi. Je te le promets.

— Ne m'abandonne pas ! — Des larmes coulaient sur les joues du garçon. Il se jeta sur sa mère, se serra contre elle, comprenant de tout son être que c'était peut-être leur dernière rencontre. — S'il te plaît, ne pars pas !

La mère l'enlaça plus fortement, si fortement qu'il sentit les battements de son cœur. Des larmes coulaient aussi sur son visage, tombant dans les cheveux de son fils.



— Mon petit soleil adoré, — murmura-t-elle, l'embrassant sur le sommet de la tête. — Je serai toujours avec toi. Je t'aimerai toujours. Même si le danger mortel t'enchaîne dans les brumes du désespoir et de l'hopelessness, sache que mon amour te protégera et t'indiquera le juste chemin. Toujours.

Onskava sentit comment l'amour maternel et la tendresse avaient laissé, avant cette séparation douloureuse, un cadeau inestimable sous la forme d'un baiser triste mais si brûlant.

— Cours, — dit-elle. — Cours et ne te retourne pas.

Et Onskava courut.

La maison l'accueillit avec l'obscurité et le silence. Le garçon se précipita à l'intérieur, claqua la porte et s'y adossa de son dos, respirant lourdement. Les larmes coulaient toujours sur ses joues, mais il les essuya de sa manche et se força à agir.

Il se rua vers le grand coffre en chêne près du foyer, en ouvrit le couvercle et commença à fouiller le contenu. Des bouquets d'herbes, des fioles avec des huiles, des petits sacs de poudres — tout était là, tout ce dont sa mère avait besoin pour préparer ses remèdes aux habitants du village.

Voilà les branches de l'arbre de vie — sèches, nouées, sentant le miel et l'amertume. Voilà une brassée de verveine bleue, dont les fleurs même séchées conservaient une teinte céleste. Voilà le petit pot en argile rempli de gras de baleine, épais et pâle.

Onskava mélangea tout dans une vieille coupe en cuivre — prudemment, sans se presser. Puis il porta la coupe dehors et la plaça juste devant le seuil. Il frappa le briquet et la flamme jaillit — mais ce n'était pas un feu ordinaire, rouge ou jaune. Il était turquoise, froid et brillant, comme un morceau de ciel capturé dans les flammes. Il brûlait régulièrement, sans vaciller, et en émanait une odeur étrange — fraîche, pure, qui repoussait l'obscurité.

Le garçon rentra dans la maison, verrouilla la porte avec tous les verrous — la barre de bois, la chaîne en fer, le crochet. Il ferma les fenêtres avec des rideaux épais. Puis il grimpa sur l'étagère du haut et trouva une petite fiole noire avec une inscription gravée sur le verre : « Sommeil de l'âme ». La mère lui avait toujours interdit de toucher à ce breuvage. Elle disait que c'était dangereux.

Qu'on ne le buvait qu'en dernier recours. Mais c'était exactement ce genre de situation. Onskava étala sur le sol le lit de laine — celui-là même sur lequel dormait sa mère. Il s'y coucha, se couvrit d'une couverture et ouvrit la fiole. L'odeur du breuvage était étrange — légèrement sucrée, enivrante, donnant l'impression qu'on ne dormait pas depuis plusieurs jours et qu'on allait sombrer dans l'oubli. Le garçon porta la fiole à ses lèvres et but.

Le goût s'avéra inattendu — sucré, presque comme du miel aux herbes. Onskava leva les sourcils avec surprise, mais n'eut pas le temps de penser à quoi que ce soit que ses paupières s'alourdirent et que le monde se mit à tourner. Il ferma les yeux et sombra dans l'abîme obscur.

Chapitre 2

L'obscurité sans fin, épaisse et oppressante, l'entourait de toutes parts. Mais près d'Onskava, à ses pieds, gisait une torche — brûlant d'une flamme régulière, donnant une faible lumière. Le garçon la souleva et regarda autour de lui.

Il se tenait dans une sorte de corridor. Les murs étaient irréguliers, comme s'ils avaient été taillés dans la pierre. Quelque part au loin, l'eau gouttait — régulièrement, monotonement.

— Quel est cet endroit ? — murmura Onskava, et sa voix résonna en écho contre les murs.

Il avança, tenant la torche devant lui. Ses pas résonnaient bruyamment dans le silence. Soudain, quelque chose craqua sous son pied. Le garçon s'arrêta et baissa le regard. Ce sur quoi il avait marché ressemblait plutôt à un bâton — seulement dur, pâle, avec des taches rouges et sales. Son cœur bondit. C'était un os. Une sueur froide apparut sur son front. Onskava recula et accéléra le pas, presque en courant, s'efforçant de s'éloigner le plus possible de cet endroit.

Mais alors, une musique retentit de quelque part au loin. Effrayante, mais incroyablement triste. Comme si quelqu'un jouait de la harpe nordique, et chaque note était imbibée de douleur.

— Que se passe-t-il ? — murmura le garçon, mais personne ne répondit.

Il continua d'avancer, et la musique enfla, devint plus forte, plus lourde, pesa sur sa poitrine. Soudain, il marcha sur quelque chose de liquide. Au début, il pensa que c'était de l'eau. Mais quand il approcha la torche, il vit la couleur. Rouge.

Onskava étouffa un cri d'horreur, mais se força à continuer. Quinze pas. Vingt. Et c'est alors qu'il la vit.

Une femme en robe déchirée, un foulard bleu autour du cou, se tenait devant lui, la tête baissée. Elle était maigre, presque émaciée. Les cheveux emmêlés. Les bras pendant mollement le long du corps.

Des frissons saisirent le garçon. Mais il ne pouvait s'arrêter. Comme si quelque chose le tirait en avant. Il s'approcha. Tendit la main. Souleva sa tête. Et se figea.

Le visage était mordu, défiguré. Mais les yeux — bleu clair, familiers — le regardaient avec une expression de peur et de douleur. C'était sa mère.

— Non ! — cria Onskava et il sauta en arrière, laissant tomber la torche.

La femme souleva lentement, avec effort, sa tête elle-même. Le sang coulait de sa bouche. Elle regardait son fils de ses yeux bleu clair, remplis de souffrance.

— Pourquoi... tu... as... fait... cela ? — croassa-t-elle, s'étouffant dans son sang.

— Maman... je ne l'ai pas voulu ! Je n'ai pas voulu faire cela ! — Onskava sanglotait, reculant.

La mère se leva. Avec un craquement osseux, elle tourna la tête — trop loin, de manière contre nature. Et c'est alors que le bruit s'abattit sur le garçon. Un piétinement. Fort, résonnant, se propageant en écho à travers les corridors. Un rugissement — menaçant, terrifiant, non humain. Onskava cria.

* * *

Au-dehors, la tempête nocturne s'était déchaînée avec une force sans précédent. Le tonnerre grondait si fort que les murs de la maison tremblaient, comme sous les coups d'un marteau invisible. Les éclairs — blanc aveuglant, furieux — déchiraient le ciel en morceaux, illuminant la forêt d'une lumière spectrale, mortelle. On aurait dit que quelque part là-haut, une grande bataille se déroulait — un combat entre des forces dépassant la compréhension des mortels.

Le garçon se dressa d'un bond du lit, son cœur battant follement. Il courut à la fenêtre et colla son visage au verre, scrutant l'obscurité déchaînée. Et c'est alors qu'il les vit. Des éclairs. Bleu clair,

brillants, comme des fragments du ciel. Ils clignotaient au cœur de la forêt — une fois, deux, trois — comme si quelqu'un, entre les arbres, créait de la magie.

Onskava se figea, sa paume pressée contre le verre froid. Il connaissait cette lumière. C'était la magie de sa mère. Sans réfléchir, le garçon saisit la lanterne, ouvrit la porte d'un coup et se précipita dehors.

La flamme turquoise du feu d'Anabu brûlait toujours devant le seuil, mais Onskava n'y prêta pas attention. Il courait — à travers la pluie, à travers le vent, à travers la boue — vers le lieu où scintillait la lumière bleue. Dans la forêt.

En entrant dans les fourrés, le garçon sentit que l'atmosphère avait changé. Il faisait plus calme ici. La pluie perçait à peine les cimes épaisses, mais le brouillard était devenu encore plus dense, presque tangible. Onskava leva sa lanterne et avança, suivant les éclairs.

Son inquiétude s'intensifiait à chaque pas. La lumière du bleu azur — la lumière de la magie de sa mère — s'éclairait de plus en plus fréquemment, de plus en plus brillamment. Mais maintenant, on y sentait non la force, mais le désespoir. Comme si quelqu'un se battait de toutes ses dernières forces.

— Maman, — murmura Onskava, accélérant le pas. — S'il te plaît, sois bien...

Soudain, devant lui, à travers les arbres, quelque chose d'autre brilla — non pas bleu, mais violet. Sombre, sinistre, pulsant, comme le cœur vivant de l'obscurité.

Le garçon émergea dans une clairière. Devant lui, au centre même, se dressait le vieux puits abandonné — celui-là même sur lequel circulaient tant de mythes et de légendes, et de ses profondeurs jaillissait une flamme de lumière violette — épaisse, froide, imbibée de malveillance.

Et à côté du puits, allongée sur le sol, gisait sa mère.

— Maman ! Maman, non ! — cria Onskava et se précipita vers elle.

Il tomba à genoux près d'elle, la saisit par les épaules, la secoua, essayant de la forcer à ouvrir les yeux.

— Maman, s'il te plaît ! Réveille-toi ! S'il te plaît !

Ses paupières tressaillirent. Elle ouvrit lentement les yeux — d'un bleu pâle, voilés de douleur. Son visage était couvert de sang et de saleté. Son manteau était déchiré. Sa respiration était hachée, rauque.

— Mon petit... — murmura-t-elle, et sa voix était à peine audible. — Tu es en danger... Pourquoi as-tu quitté la maison ?... Le mal est ici... Fuis !

— Pourquoi ?! — sanglota Onskava, pressant sa main contre sa joue. — Je suis venu te sauver, maman ! Que s'est-il passé ici ?! Qui t'a blessée ?!

La mère releva péniblement la tête, le regardant avec une tristesse inexprimable.

— Tu... tu as été appelé, Onskava, — croassa-t-elle. — Le Grand Mal... celui qui dort au fond du puits... il t'a appelé. Ce n'était pas un rêve. C'était un piège. Il veut t'entraîner dans son Château Souterrain. Il te tuera !

Elle le saisit par la main, serra avec une force inattendue.

— Fuis ! Tout de suite ! Je vais te protéger ! Je vais le retenir ! Fuis pendant que tu le peux !

— Non ! — cria le garçon. — Je ne te laisserai pas ! Je ne te laisserai pas !

Mais c'est alors que du cœur de la forêt, des profondeurs du feuillage et de la brume, retentit un bruit.

Un piétinement. Lourd, régulier, comme les pas d'un géant. Et un rugissement. Sonore, résonnant, plein de fureur. Onskava se tourna lentement. Et se figea.

De l'obscurité, entre les arbres, émergea une silhouette. Grande — presque une fois et demie la taille d'un homme. Vêtue d'un gigantesque manteau noir. Sous le manteau apparaissait un corps squelettique — des os, couverts d'une peau grise, morte, des tendons qui se tendaient à chaque mouvement. Le visage était maigre, pâle, presque transparent. Les pommettes aiguës, comme taillées dans la pierre. La bouche — une fente étroite d'où s'échappait une respiration rauque. Mais les plus terrifiants étaient les yeux. Ils brûlaient d'une flamme violette — éclatante, froide, impitoyable. Ils

regardaient directement Onskava. À travers lui. Comme s'ils voyaient non pas le garçon, mais son âme.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «Литрес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на Литрес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.